

LeVerbe



ENTREVUE

Léa Stréliski

REPORTAGE

Crise alimentaire mondiale

PORTRAIT

Tran Lam, survivante des Khmers rouges



+ mnbaq.org/exposition/rembrandt-1304

Rembrandt à Québec

Peintre et graveur néerlandais, Rembrandt est reconnu pour son art inégalé de la gravure. Dans plusieurs de ses œuvres, elle sert à raconter une histoire: celle de la rencontre entre l'homme et le Christ. Amoureux de la Parole, il tire de ses lectures des scènes où la vie d'hommes, de femmes et d'enfants est illuminée par la présence de Jésus. Génie du clair-obscur et fin psychologue, Rembrandt révèle dans un jeu d'ombres et de lumières les dispositions variées des personnages. Ce sont quatre-vingts des trois-cents gravures de cet artiste au regard théologique que l'on peut contempler présentement au Musée national des beaux-arts du Québec, et ce, jusqu'au 2 septembre prochain.

Pour raffermir vos mollets... ou votre foi!



Dans le parc national du Mont-Mégantic – où l'on retrouve notamment une réserve internationale de ciel étoilé – se cache une autre merveille naturelle à découvrir: le mont Saint-Joseph. Lieu de pèlerinage pour les fidèles depuis plus de cent ans, la montagne cache un sentier plutôt athlétique de 4,25 km pour un dénivelé de 475 mètres. Au sommet, une vue panoramique sur les Appalaches offre aux contemplatifs le prix de leur effort. Mais ce n'est pas tout! Une petite chapelle consacrée à saint Joseph

couonne la montée. Construite par les habitants de Notre-Dame-des-Bois en 1880, elle est ouverte aux visiteurs et l'on y célèbre même la messe certains dimanches durant l'été. Une expérience à s'offrir entre amis ou en famille pour souligner l'arrivée des beaux jours!

+ cantonsdelest.com/randonnee/78/boucle-du-mont-saint-joseph



La voie du symbolisme

Le réductionnisme scientifique – vision du monde suivant laquelle la réalité se résume à un ensemble de phénomènes physiques, quantifiables et prédictibles – s'essouffle. Cette approche ne peut rendre compte du fait que la personne humaine trouve du *sens* dans les choses. Jonathan Pageau, sculpteur d'icônes, conférencier et auteur, prend le contrepied de cette perspective. Dans son balado *La vie symbolique*, il s'intéresse notamment aux textes bibliques et aux phénomènes culturels qui témoignent d'une vision non pas scientifique, mais symbolique de la réalité. L'expérience subjective que nous avons des choses – par exemple, le fait que nous percevons le ciel au-dessus de nos têtes et la Terre sous nos pieds, malgré le fait objectif que la Terre est ronde – n'est pas nécessairement trompeuse. L'audace de Pageau consiste à affirmer que cette expérience vécue du monde est celle qui donne accès au *sens* des choses et qu'elle nous aide à mieux appréhender la réalité.

+ youtube.com/@JonathanPageaufrancais

VOTRE COLÈRE EST UN DON

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Au tournant du siècle, ma conscience sociale d'ado est informée par les luttes et le son de Rage Against the Machine, groupe de rap métal aux revendications anticapitalistes et antiimpérialistes assumées.

À cette époque lointaine, non seulement j'avais des cheveux, mais ils étaient longs comme les cordes de ma guitare électrique et insoumis comme mon vieil amplificateur dont la distorsion fonctionnait une fois sur deux.

Aujourd'hui, le morceau *Freedom* irrigue ma rédaction. Entre deux *riffs* de guitare bien pesants de Tom Morello, un silence soudain permet au chanteur Zack de la Rocha de chuchoter, très près du micro: « *Your anger is a gift.* »

LES RAISONS DE LA COLÈRE

Vingt ans plus tard, le papa chauve que je suis devenu (oui, à force de me les arracher...) constate que, dans notre chaumière, les raisons de la colère varient énormément. De l'absurdité d'un petit orteil meurtri violemment par la table du salon à l'intolérable assaut d'un grand frère qui fonce sur sa petite sœur pour lui reprendre le plus récent numéro des *Débrouillards* (l'ire de lire!), on voit un peu de tout.

À l'origine, toutefois, une constante: le sentiment viscéral d'avoir été témoin ou même victime d'une injustice.

Dès les premières pages de la Bible, la colère monte chez Caïn, tout débiné parce que le Tout-Puissant n'agrée pas son sacrifice de bines. Envieux, Caïn se rue sur Abel et se lance enfin dans la boucherie, aux dépens de son éleveur de frère. Dieu vient pourtant

de lui demander s'il saura dominer le péché, cette bête tapie à la porte de son cœur. Vraisemblablement pas.

Mais apprivoiser la colère n'est pas l'étouffer.

Dans nos sociétés civilisées, démocratiques, bien polies, ce sentiment est associé au tumulte infantile ou adolescent qu'un adulte mature sait réprimer.

On oublie que *l'émotion* de la colère est un *moteur* – les deux mots ont la même racine – qui peut et doit être mis au service de la justice, du bien commun. Malheureusement, on en est venu à penser qu'elle n'a que deux issues possibles: la bête tapie doit être mise sous le tapis; sinon elle s'exprimera sous les traits odieux de la masculinité toxique.

SAINTE COLÈRE

Plus tôt ce printemps, on apprenait que la fermeture « temporaire » du Centre justice et foi (CJF) aurait pour conséquences la mise à pied de la presque totalité des employés et la fin de la publication de la revue *Relations* qu'il produisait depuis 1941.

J'étais souvent en désaccord avec les prises de position du CJF, mais ses membres avaient le mérite de mettre en lumière des luttes sociales locales et internationales et de produire une revue de fort belle tenue. Ils étaient une écharde au talon de tous les bons chrétiens qui aimeraient croire que la foi peut se passer des œuvres de justice.

Ironiquement, *Relations* lançait ce printemps un concours d'écriture dont le thème était... la colère. Aux dix employés licenciés du CJF qui se laissaient émouvoir par les injustices d'ici et d'ailleurs et qui les exposaient au jour, je le dis sans ambages: votre colère est un don. ■



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

Léa Stréliski

« Dans le doute, sers l'amour »

Anne-Marie Rodrigue
anne-marie.rodrigue@le-verbe.com
Photos : Ioana Bezman

Dans un petit restaurant moyen-oriental du Plateau-Mont-Royal, j'attends Léa Stréliski. L'endroit bigarré et chaleureux qu'elle a choisi pour notre rendez-vous est fidèle à la femme que j'ai découverte au fil de ses deux bouquins, *La vie n'est pas une course* (2019) et *La recette de l'amour* (2023). Loin de la posture des pseudo-experts en intériorité, Léa écrit à partir de son expérience d'humoriste « sur le tard », d'épouse et de mère. Dans ses récits tout personnels se profilent des leçons plus universelles sur la vulnérabilité, l'intimité... et les saines chicanes de couple. Quinze heures tapantes. Léa arrive à ma table comme un vent de printemps, un chemisier rose à cœurs en sus.



Quand on est déjà occupée à être humoriste et maman de trois enfants, pourquoi écrire un deuxième livre alors que le premier disait d'arrêter de courir ?

J'essaie de me concentrer sur l'essentiel. Pour moi, me concentrer sur l'essentiel, c'est se demander : qu'est-ce qui est important ? Quelles sont les choses qui donnent un sens à ma vie ? Est-ce que je les nourris ? Puis après, tu te rends compte que tu as plus de temps que tu penses. Il n'y a pas tant de choses qui sont importantes dans la vie, qui sont *très* importantes. Je vais mettre mon temps et mon énergie sur ces choses-là. Et en faisant ça, je pense qu'on arrive à faire énormément de choses. Maintenant, tu ne peux pas tout faire en même temps non plus. Par exemple, quand tu as des enfants et qu'ils sont petits, ils prennent énormément de place. Même si tu as un conjoint ultra impliqué [dans les soins aux enfants], maman reste la reine du domicile : « Je ne veux pas papa, je veux maman. »

Il faut accepter qu'on ne puisse pas tout avoir en même temps ?

En tout cas, il faut que tu revoies tes priorités. Moi, quand les enfants étaient tout petits, j'essayais d'aller sur scène et de me consacrer au *stand-up*. Mais le *stand-up*, c'est très demandant sur ton corps. C'est un peu un sport extrême. Je sentais que j'allais devoir sacrifier quelque chose, et jamais je n'aurais sacrifié la petite enfance de mes enfants. Jamais, parce qu'après ils te le font payer (rires) ! Après, tu passes à la caisse à l'adolescence, et bonne chance, quoi !

« Si tu es chanceux, de temps en temps, ton égo prend des claques. »

Dans ton dernier livre *La recette de l'amour*, tu reviens souvent à l'importance de l'humilité. Qu'est-ce que ça change d'être humble, qu'est-ce que ça amène de bon ?

Le contraire de l'humilité, c'est l'égo. Et notre égo, on l'aime parce qu'il brille, parce qu'il nous protège. C'est comme la somme de tous tes mécanismes de défense. Et tu te camps dans cette espèce de « je suis seule contre le monde », tu te mets un peu au-dessus des autres. Mais tu te coupes aussi des autres. Tu es moins vulnérable, tu ne ressens pas la souffrance que tu as déjà ressentie, mais tu ne ressens pas non plus la joie, tu ne ressens pas le bonheur, tu ne ressens pas ta connexion avec les gens, avec la nature, avec tout ce qui donne un sens à ta vie. Mais revenir à cette humilité, c'est revenir à ta vulnérabilité et donc à ta connexion à toi-même et aux autres. Ce n'est pas rassurant quand tu n'as pas musclé ça en toi. Au début, ça te fait peur, mais ça se muscle. On a l'impression qu'on est cette affreuse bête qui n'est pas en contrôle, alors que tous les autres savent ce qu'ils

font, tu sais (rires) ! Alors que non. Donc, plutôt que de te réfugier dans ton égo, tu te connectes aux autres, et c'est l'humilité qui t'amène à faire ça. Puis, tu sais, ce n'est pas un truc du genre « ça y est, je suis humble », et ça marche pour toute la vie. C'est toujours à refaire. Si tu es chanceux, de temps en temps, ton égo prend des claques, mais tu te donnes le droit de dire : « *Alright*, c'est parce que je n'étais plus connectée aux autres. »

Une chose m'a particulièrement étonnée : tu dis que l'amour, c'est la vérité.

Oui, ça vient de mon vieux psy. Je ne sais pas pourquoi il y a des choses en nous qui sont vraies, pourquoi on vient au monde avec une sorte de boîte à lunch dans laquelle il y a certaines choses qui sont vraies. Pour moi, l'humour, c'est très important, mais ça l'est moins pour quelqu'un d'autre. Je pense que trouver tes vérités, puis mettre ton énergie à les développer, à les partager, c'est ça qui t'amène à la connexion avec l'autre, avec la vérité de l'autre. Après, concrètement dans un couple,

je trouve qu'entretenir une relation, c'est être capable de partager la vérité du moment. Dans le quotidien, ça peut être de dire: «Regarde, là, ma charge mentale est trop lourde, je n'y arrive plus.»

Et il y a des vérités plus difficiles à entendre que d'autres. C'est dans ce sens-là que tu parles des vertus des chicanas de couple?

C'est ça, le travail du couple. Le travail, c'est toutes les conversations difficiles qu'il faut avoir dans un couple. Il faut que tu puisses dire les choses. Oui, il y a des chicanas. Je ne pense pas que tu puisses passer ta vie avec quelqu'un sans te chicaner, sans qu'il y ait des frustrations, sans qu'il y ait du stress, sans qu'il y ait des incompréhensions, sans qu'il y ait des erreurs de parcours. Mon mari et moi, on est dans le verbe, justement (rires), on est dans les mots tous les deux. Donc, c'est sûr qu'on a beaucoup de choses à se dire, et je savais quand je l'ai rencontré que ça ne serait pas plate, que si le décor ne changeait pas pendant quatre-vingts ans, je ne serais jamais tannée de sa version, de sa vision des choses.

Et maintenant, tu célèbres des victoires: après dix-sept ans de vie commune, ton mari lave finalement l'évier après avoir fait la vaisselle.

Ça a pris dix-sept ans. Mais maintenant, il le fait parce qu'il sait que j'aime ça – et pas parce qu'il comprend pourquoi *en soi* c'est bien de le faire. Donc, tu vois les chicanas que tu répètes? Maintenant, je suis capable de lui faire comprendre: «Je ne sais pas pourquoi j'aime ça à ce point-là, mon amour, que l'évier soit propre. Je ne sais pas pourquoi je

regarde un fond d'évier propre et ça me fait comme un massage intérieur. Alors, si tu veux m'offrir un bouquet de fleurs chaque fois que tu finis la vaisselle! Ouf! Je te dis, là, quand tu laves le fond de l'évier, *it is hot*. Je me sens aimée.» Ça aussi, c'est un langage d'amour! Mais qui va dire que son langage de l'amour c'est: «Enlève les vieilles nouilles molles dans le fond de l'évier»? On a l'air complètement cinglé de dire ça!

Tu n'as pas toujours été séduite par la vie de couple marié.

Avant de rencontrer Pierre, j'avais l'impression que contrat et amour... Je ne voyais pas comment ça fonctionnait ensemble. Parce que j'ai été avec des hommes qui n'entendaient pas ma vérité. J'avais peur du mariage parce que je me disais: imagine, tu rentres en prison, là... Tu signes un contrat: «Je ne pourrai jamais être moi-même.» C'est lourd. Mais quand j'ai rencontré mon mari – quand je l'ai re-rencontré, parce que je le connaissais quand j'avais neuf ans, mais on ne s'est pas mariés à neuf ans –, ça allait de soi.

Tu dis que l'amour est «une force qui nous veut du bien». Si cette force a une volonté, est-ce que c'est parce que c'est une personne, selon toi? Dieu?

J'ai grandi sans Dieu, parce que mes parents ne m'en parlaient pas. Jusqu'à ce que je rencontre mon mari, qui lui est catholique [maintenant agnostique]. Il est allé à l'église jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Mes beaux-parents sont ultra-pratiquants – pas chiants du tout –, donc je suis rentrée dans l'église pour

la première fois quand j'ai rencontré mon *chum*. Encore cette année, on est allés à la messe de minuit.

Donc, est-ce que c'est Dieu? Généralement, les grandes religions te disent que Dieu est amour. Tout ça m'a l'air assez intelligent, hein, je veux dire la lune, les marées, le soleil qui se lève, tu te dis: il y a quand même...

De l'ordre?

Oui, c'est organisé, ce n'est pas entièrement chaotique. Donc, je ne sais pas si je l'appellerais «Dieu» parce que ce n'est tout simplement pas mon éducation, mais je suis capable de dire que l'amour est définitivement mon Dieu. Dans le doute, sers l'amour, *man*. Dans le doute, accroche-toi à ça, il n'y a rien de mauvais qui peut venir d'aimer les gens. Rien. ■





Scampia

LE CIEL DANS LES POUBELLES

Jérémie Laliberté

jeremie.laliberte@le-verbe.com

Naples, Italie. Nous sommes quatre dans un minuscule ascenseur conçu pour deux personnes. Un bénévole met sa main dans mon dos pour éviter que je m'appuie sur les traces de sang qui souillent les murs. Je le remercie dans un italien approximatif, un sourire niais aux lèvres. Il y a des heures que je me demande dans quoi je me suis embarqué.

À Rome, ce matin-là, je quitte avec Antoine la maison générale des Frères des écoles chrétiennes (FEC), nos employeurs, pour partir à l'aventure. Une amie italienne veut nous faire découvrir une œuvre des frères à Naples, auprès des Roms. Tombée malade, elle nous laisse à nous-mêmes. Nous choisissons de partir sans guide. Antoine, au moins, parle italien.

À bord du train, je consulte Wikipédia. J'y apprends que ma destination, le quartier de Scampia, est considérée comme l'un des plus grands marchés de drogue et l'une des banlieues les plus dangereuses d'Europe. Super.

Nous voici donc à Naples, où nous prenons le métro jusqu'au bout de la ligne. Giulia, la jeune bénévole qui devait nous y attendre, n'est pas là. Un petit garçon nous tourne autour avec son vélo. Mes pensées s'égarer. Je songe à la scène de *Breaking Bad* où l'enfant sort un fusil et abat l'étranger entré sur son territoire. Giulia arrive enfin.

La camionnette conduite par Zhou – un autre bénévole – nous amène au pied

d'un gigantesque immeuble brutaliste. À toutes les fenêtres battent au vent draps et vêtements. Nous entrons dans un couloir sombre à l'odeur humide qui s'enfonce sous le mastodonte. « C'est un peu glauque », rigole Zhou, en anglais. Je suis rassuré qu'il le reconnaisse. Un minuscule ascenseur nous y attend.

Treize étages plus haut, une porte s'ouvre sur l'inattendu : une odeur de pâtes fraîches dans un appartement lumineux et coloré. La vue d'une statuette du fondateur des FEC ne m'a jamais tant réconforté. Le bon frère Raffaele nous accueille dans un français teinté d'italien et nous montre une chambre où est écrit « Bienvenue les Canadiens. Pizza! »

Résurrection.

Nous mangeons les délicieux tortellinis préparés par le discret Giuseppe. Pendant que tous discutent en italien, j'en profite pour lire sur les murs les messages laissés par des bénévoles ayant vécu ici. L'un d'eux capte particulièrement mon attention : « Dans cette maison, ils ont choisi la vie! »





UN QUARTIER OUBLIÉ

Giulia et sa camarade Lisa, à peine 20 ans, nous font ensuite visiter le quartier à pied. La CasArcobaleno – Maison Arc-en-ciel – est le point focal de leur mission. Dans l'unique salle de classe se présentent chaque jour de jeunes décrocheurs qui tentent de terminer leurs études. Le soir, c'est l'aide aux devoirs pour les enfants. Nous apprenons que Giovanni, le concierge qui nous a ouvert, est un prisonnier à vie, affecté au travail communautaire à perpétuité.

Passant devant l'une des deux prisons du quartier, attentifs à ne pas marcher sur une seringue ou du verre cassé, nous discutons avec les filles. Elles racontent qu'elles n'ont (presque) jamais vu de violence dans les rues, que la réputation du quartier lui nuit beaucoup. Si elles ont d'abord été envoyées par leurs parents

pour une semaine de bénévolat, elles ont choisi par elles-mêmes de revenir pour l'année. Leur motivation? L'amour des enfants.

Nous passons finalement près des immenses *Vele*, iconiques logements sociaux construits dans les années 1960. Le crime organisé s'y installe rapidement. Le gouvernement abandonne le quartier à son sort. On se croirait dans une fiction dystopique. Ces colosses de béton froids et imposants – habités, mais voués à la démolition – font monter en moi un sentiment de désespoir. À ma surprise, je n'entends pourtant rien d'autre que de la musique et des rires d'enfants. Je commence aussi à remarquer des signes de résistance: des fresques joyeuses et des bibliothèques communautaires plantées comme des fleurs dans l'asphalte.



LES ROMS, EXCLUS DES EXCLUS

Nous arrivons finalement à un austère poste de police qui cache un restaurant festif. Des gens y entrent pour un événement auquel nous assisterons : une commémoration de l'Holocauste, au cours duquel les Roms d'Italie ont aussi été persécutés. La camionnette des frères arrive, et Simone, un bénévole qui la conduit, nous invite à monter. « C'est Scampia ici, ça va commencer en retard », dit-il à Antoine en riant.

Nous allons chercher les enfants au camp gitan. Simone prend une route étroite pour traverser un dépotoir aux piles de déchets aussi hautes que nos bancs de neige québécois. Il pousse quelques coups de klaxon et s'arrête. Je ne comprends pas pourquoi.

Je remarque alors des petits taudis derrière les déchets. Quelques enfants sortent en courant et envahissent la camionnette. Je n'ai jamais rien vécu de tel. Je voudrais pleurer parce que je découvre que des enfants vivent ici, mais Simone monte le son et la camionnette devient une véritable discothèque où les enfants chantent en chœur. Mais où suis-je ?

Nous sommes arrivés au casse-croute, où les enfants reçoivent gratuitement pizza et Pepsi. Sous le choc, plus joyeux que je ne le voudrais, je descends de la camionnette avec les autres. Le petit Bryan est devenu le meilleur ami d'Antoine, alors que Mimi essaie de me convaincre que Ronaldo est un meilleur footballeur que Messi. Je le contredis avec quelques mimes pour l'agacer.

Plus tard, l'évènement commémoratif est bondé. Italien oblige, je n'y comprends rien, mais quand Simone prend la parole avec émotion, Antoine me traduit l'histoire de la petite Michelle. Récemment, à la veille de son entrée à l'école, elle décède dans le camp en marchant sur un fil électrique abimé...

UN MODÈLE

De retour au camp, les mères remercient Simone chaleureusement. On amène ensuite quatre jeunes autostoppeurs à la station de métro. En arrivant chez les frères, Simone donne quelques vivres à un itinérant. J'apprends que, chaque mois, Simone coupe les cheveux des sœurs de mère Teresa, et qu'il a jadis aidé Giuseppe à se sortir de l'itinérance. C'est en reconnaissance qu'il cuisine ainsi pour la communauté.

Et encore. Le lendemain matin, nous retournons chercher les enfants, passons au même casse-croute, puis allons à la messe, là où frère Raffaele et Simone sont impliqués. Ce dernier est irrité par une homélie trop théorique, livrée par un prêtre remplaçant qui comprend mal la réalité du quartier. Je me sens chez moi. Après avoir grimpé sur le toit de l'église avec les enfants, j'ai peine à accepter qu'il faille déjà reprendre le train pour rentrer à Rome. J'utilise Google Traduction pour écrire à Simone : « Tu es un ministre du Christ et un modèle pour moi. »

*

Le camp que j'ai vu compte quelque 200 Roms, dont tous les enfants sont aujourd'hui scolarisés grâce aux efforts des frères. Le second camp compte plus de 400 résidents, dont très peu ont accès à l'école. La majorité des directions scolaires ont arrêté de répondre aux demandes insistantes de Simone. Une seule école a accepté une quarantaine d'enfants, d'un coup.

C'est ça, la beauté de Scampia. Si la vie d'ensemble laisse paraître un horizon verrouillé, mon cœur ne cesse d'être élargi en voyant qu'à échelle humaine, la vie triomphe. ■

REPORTAGE



Quand il n'y a pas de pain

LA DIPLOMATIE VATICANE EN LUTTE CONTRE LA FAIM

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Illustrations: Marie-Pier LaRose

En 2022, plus de 700 millions de personnes souffraient à divers degrés d'insécurité alimentaire dans le monde. Statistique étourdissante, voire démoralisante. Depuis Rome, des organismes internationaux comme l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) déploient leurs énergies pour lutter contre la faim. À un jet de pierre – n'y voyons pas un hasard –, l'Église catholique en fait l'une de ses priorités à travers l'action diplomatique du Saint-Siège. Et dans ce combat, les diplomates ne sont pas seuls.

Mars 2022. Un mois est passé depuis l'invasion de l'Ukraine. L'indice FAO des prix des produits alimentaires atteint un record historique: 33 % de plus que l'année précédente. La situation est alarmante: à chaque point de pourcentage, c'est environ 10 millions de personnes qui sont menacées d'entrer dans une pauvreté extrême.

La mer Noire où transite normalement le grain est devenue une zone de guerre. Les ports et les silos ukrainiens sont une cible de l'armée russe. Les terres agricoles sont minées, contaminées.

Le grenier à blé d'une partie de l'Afrique et du Moyen-Orient est à sec. La céréale, base de l'alimentation de plusieurs sociétés, est hors de prix. Les plus vulnérables en pâtissent.

À travers les bombardements, la diplomatie se fraie un chemin, en urgence. En juillet 2022, l'ONU négocie des accords diplomatiques: l'accord céréalier de la mer Noire permettra aux navires de livrer la marchandise à Istanbul par le biais d'un corridor sécuritaire, même en temps de guerre. « Cette stabilité a contribué à

faire baisser les prix des denrées alimentaires de 22 % entre mars 2022 et mai 2023», commente Affaires mondiales Canada.

L'Église dénonce alors haut et fort l'invasion de l'Ukraine par la Russie. Dès les premiers jours du conflit, le pape fait le geste audacieux de se rendre à l'ambassade de Russie près le Saint-Siège. Pour Hugues Lefebvre, vaticaniste au service de l'agence de presse Imedia, le geste est inédit. «Jamais un pape ne se déplace dans une ambassade.» Il ajoute que, «depuis deux ans, le pape conclut sa catéchèse ou l'Angélus par un appel à la paix en Ukraine. Il a fait au moins 200 appels pour la fin des hostilités».

M^{gr} Fernando Chica Arellano est l'observateur permanent du Saint-Siège auprès de la FAO, du Programme alimentaire mondial (PAM) et du Fonds international de développement agricole (FIDA), trois organisations liées à l'alimentation et à l'agriculture dans le système des Nations unies, toutes situées à Rome. Si la diplomatie vaticane est connue pour être laconique, M^{gr} Chica Arellano accepte de répondre à nos questions: «Le Saint-Père n'a cessé de réitérer son engagement en faveur de la paix en Ukraine, "où la guerre détruit tout, même les céréales. C'est une grave offense à Dieu, parce que le grain est son don pour nourrir l'humanité [...]», dit-il dans son Angélus du 30 juillet 2023.»

FORCE DE PAROLE ET DE PROXIMITÉ

L'action diplomatique du Saint-Siège se définit d'abord par le pouvoir de convaincre – *soft power*. Elle s'exerce à travers les règles du droit international, ne poursuit aucun intérêt politique, militaire ou commercial. «Sa force est aussi une faiblesse: elle ne repose que sur la force de la parole», avance Hugues Lefevre.

Cette diplomatie, comme la décrit M^{gr} Chica Arellano, «cible le cœur et la conscience des gens plus que toute autre chose et agit toujours en faveur de l'objectif de sauvegarde de la personne humaine, de défense de sa dignité et de promotion du bien commun. Ce sont les valeurs qui sous-tendent son travail et, sur le site romain de l'ONU, sa contribution est cruciale en raison du fort lien entre la valeur de l'alimentation et la vie humaine».

Grâce aux nonces apostoliques, dont le rôle est similaire à celui des ambassadeurs, le Saint-Siège entretient des relations diplomatiques avec 180 pays, ce qui en fait l'une des diplomaties les mieux fournies du monde. «J'entends souvent de la bouche des ambassadeurs que le Saint-Siège est extrêmement bien renseigné sur l'état du monde», constate Hugues Lefevre.

Tout nonce apostolique est appelé à servir, au prix de sa vie. Hugues Lefevre donne à cet égard un exemple frappant: «En Syrie, quand toutes les ambassades se sont retirées, en protestation contre Bachar el-Assad, le Vatican y a laissé son nonce. Le canal diplomatique est resté ouvert avec l'État syrien, même si ça ne signifiait pas que le Vatican soutenait ses actions. Cette présence montrait la volonté du Saint-Siège de rester proche des populations martyrisées. Cette fidélité dans la main tendue fait que le Saint-Siège reste toujours un acteur pour le dialogue. On lui reconnaît cette valeur de neutralité.»

DANS LES ENDROITS LES PLUS REÇULÉS

«Le premier principe de l'action de l'Église catholique est l'appel de l'Évangile à servir ceux qui souffrent et à être la voix de ceux qui manquent de moyens pour faire connaître leurs besoins», soutient M^{gr} Jurkovič, nonce apostolique au Canada.

Après avoir voyagé dans plus d'une dizaine de pays en crise, c'est à cet appel que répond Stéphane Vinhas, directeur du service des programmes internationaux pour Développement et Paix – Caritas Canada, «l'organisation officielle de développement international de l'Église catholique au Canada». Même si c'est confrontant. «On est témoins de tout ce qui se passe mal, mais dont on ne parle pas dans les médias», avance-t-il.

Vinhas observe sur le terrain ce que le pape François appelle une «Troisième Guerre mondiale par morceaux», qui se joue sur plusieurs fronts, pas seulement en Ukraine. «Quand on arrive sur place et que les gens ont faim, c'est qu'il y a des choses qui se sont passées avant. La Somalie, c'est un lieu où tout converge: vous avez un conflit, des sécheresses, des déplacements. Les personnes que j'ai rencontrées étaient victimes de tout ça. Vous voyez des maisons totalement



délabrées, dans des endroits délaissés par l'État et vraiment difficiles d'accès. On a dû prendre un petit avion de l'ONU pour s'y rendre, nous devions être accompagnés par des gens armés.»

Quand Stéphane Vinhas arrive dans une hutte où une famille fait tout pour sauver un bébé en situation de malnutrition, il voit des gens rester debout et dignes, remplis d'amour. «Je leur dis que c'est moi qui viens, mais que je ne suis pas seul. Derrière moi, il y a tous les membres de mon organisation. C'est le principe de présence, le fait de reconnaître leur situation difficile, que l'on va faire ce que l'on peut. Si vous n'êtes pas là, c'est que personne ne va entendre parler d'eux.»

PARTAGER L'ABONDANCE

Canadian Foodgrains Bank est un organisme rassemblant 15 dénominations chrétiennes différentes. «Malgré toutes nos différences théologiques et politiques, quand on est ensemble, on parle de la faim. Dieu ne veut pas que des gens souffrent de faim dans le monde, c'est ce qui nous unit», me dit Matthew Van Geest, directeur des programmes.

S'appuyant sur un vaste réseau de partenaires dans le monde, Canadian Foodgrains Bank œuvre à même les communautés locales, dans les pays les plus touchés par la faim, dans une perspective d'urgence comme de travail à long terme.

Il y a 40 ans, une communauté d'agriculteurs de confession mennonite veut partager ses produits agricoles avec les plus pauvres, reconnaissant que Dieu leur donne cette abondance. Au fil du temps, la mission évolue: le voyage du grain est trop long, les relations avec les douanes sont complexes.

Dans les années 1990, l'organisation choisit de stimuler l'économie locale des pays aidés. «Nos fonds proviennent en partie de projets communautaires dans les zones agricoles du Canada. Des groupes de diverses Églises plantent sur plusieurs hectares, récoltent et vendent le grain pour faire des projets à l'étranger», poursuit Matthew Van Geest.

Dans les pays partenaires, l'organisme travaille avec de petits agriculteurs en compagnie

« Quand on est ensemble, on parle de la faim. Dieu ne veut pas que des gens souffrent de faim dans le monde, c'est ce qui nous unit »

– Matthew Van Geest

desquels il développe une agriculture basée sur la diversification des espèces et la régénération des sols, dans le souci de ne pas accentuer le réchauffement climatique, lui-même l'une des causes de l'insécurité alimentaire.

Stéphane Vihnas, qui collabore avec l'organisme, confirme cette approche, ancrée dans le développement du sens communautaire: «Toute l'organisation communautaire qui vient avec l'Église s'est perdue. L'individualisme au Québec a fait perdre l'aspect de l'entraide, de la gratuité, mais on le retrouve encore dans les pays du Sud. C'est ce sur quoi nous misons dans notre travail. Par exemple, on offre aux femmes la possibilité d'avoir leur propre jardin et de travailler ensemble, de partager les outils entre elles. Le but est de leur donner les moyens et les systèmes qui leur permettront de produire leur propre nourriture.»

*

M^{gr} Chica Arellano avance que la «diplomatie de valeurs» dont il est le porte-parole «nous fait prendre conscience de la façon dont tous les problèmes de l'humanité nous appartiennent en tant que membres d'une seule famille humaine».

De l'évangile de la multiplication des pains à la tradition du bénédicité, le rapport à l'alimentation est au cœur du christianisme: «La Cène est un repas. Ça veut vraiment dire que le cœur de ce que c'est d'être humain [...], c'est le partage», remarque Stéphane Vinhas. ■

CHILLAX

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

Quand Douve, mon adjointe, m'a pour la première fois intimé cet ordre, j'ai dû lutter pour ne pas lui opposer un visage tout chiffonné de perplexité. Que voulait-elle me dire ?

Bien entendu, le texte ici ne suffit pas, il faudrait restituer le contexte, le ton de sa voix à la fois impérative et enjouée, son sourire malicieux où perçait la conscience de me troubler par une dernière invention du langage familier (*informal*) américain, et surtout vous peindre ma propre attitude, le froncement de mes sourcils et cette carrure de ma mâchoire qui avaient provoqué la mystérieuse parole.

Sur le moment, je l'avoue, à cause de mon entente française, décomposant le mot ignoré en deux autres connus, j'ai cru qu'elle invoquait une nouvelle marque de laxatifs. Avais-je donc l'air « constipé » ? Ou fallait-il trancher dans quelque nœud durci et brulant avec une « hache glaciale » (autre traduction possible) ? J'étais sur la voie. Je me suis efforcé d'arborer une mine détendue, Douve a paru satisfaite de cette réaction et nous sommes insensiblement passés à autre chose. C'était une approximation, je ne savais pas la signification exacte du terme.

« Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé, tout simplement ? » me direz-vous. Hélas, le « tout simplement » reste plus facile à dire qu'à faire. Je suis son supérieur. Il faut à ses yeux que je garde mon flegme et paraisse toujours avisé. « Tu veux que je chillaxe ? Aucun souci. Personne ne chillaxe comme moi... » Sitôt qu'elle eut le dos tourné, j'ai couru consulter mon *Oxford English Dictionary*.

La publicité (« *The world's most trusted dictionary* ») n'est pas mensongère. J'ai trouvé l'entrée à la page 302. Origine : début du XXI^e siècle (hier, donc). Mélange (*blend*) de

chill et *relax*. Bien. Je peux comprendre *relax*, mais comment interpréter *chill* ? Dans le sillage de *cool*, probablement. Mon dictionnaire décrit toutefois une « désagréable sensation de froid dans l'atmosphère » et précise que *chill someone* veut dire « horrifier », voire « terrifier quelqu'un ».

Je me suis mis à prier pour mon adjointe, ce qui n'a rien arrangé. J'ai découvert dans la version anglaise du bréviaire, à l'heure de sexte, une hymne qui demande à l'Esprit Saint « que le *chill* de notre esprit et de notre cœur se réchauffe (*warm up*) ». Comment Douve pouvait-elle donc m'inviter à être *chill*, à me relaxer, qui pis est, dans la froidure qui contracte et fait frissonner ?

Il est vrai qu'on peut souhaiter, à des jeunes particulièrement mous qui déclarent sans gêne avoir besoin de se détendre, la détente d'une bonne douche froide. Mais je ne crois pas être dans ce cas. Il y a bien le réchauffement climatique. L'un des grands enjeux internationaux est d'empêcher la température moyenne de la planète de monter encore. *Chill* devient alors une pertinente requête. *Chillax* demeure cependant ambigu. Il suppose à la fois la reconnaissance d'un excès de chaleur et l'appel à ne pas s'en inquiéter. Serait-ce donc une injonction « climatosceptique » ?

Je ne pouvais pas rester avec une si mauvaise opinion de mon adjointe. J'ai finalement trouvé la réponse. Dans le reniement de Pierre. Jean (18,18) nous dit que Pierre se tenait près du brasier parce qu'il faisait froid. Et qu'il s'y chauffait. Une femme aurait pu venir et lui commander :

— *Chillax!* Mieux vaut que tu frissonnes et que tu trouves la tranquillité en reconnaissant que tu es disciple du Galiléen, quitte à ce qu'on te crucifie avec lui. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

TRAN LAM

Survivante des Khmers rouges

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos : Marie Laliberté

En 1980, dans un camp à la frontière entre le Cambodge et la Thaïlande, Tran Lam, 10 ans, reçoit nom, prénom et âge. Les papiers, contrefaits pour elle par Bunna (nom fictif), épouse d'un demi-frère mort à la guerre, devraient lui permettre de s'envoler pour le Canada. C'est le début d'une nouvelle étape dans un véritable parcours du combattant spirituel.

Retour en arrière. Au Nouvel An cambodgien, le 17 avril 1975, la mère de Tran se rend à la tombe de son père, comme le veut la coutume. Elle n'en reviendra jamais. Les Khmers rouges, des rebelles communistes d'inspiration maoïste, viennent de remporter la guerre civile cambodgienne (1967-1975) et vident Phnom Penh de ses habitants pour les enfermer dans des camps de rééducation, dans les campagnes. La jeune fille sera du lot.

Tran se demande à ce jour comment elle a survécu à ces quatre années de privation alimentaire, de travaux forcés et de menaces de mort constantes, sans jamais avoir marché sur une mine anti-personnel. «Sans mon grand frère, et le secours divin, je serais morte», dit celle qui apprend pour la première fois dans les camps l'existence de Jésus.

LES CAMPS, D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Le travail dans les rizières, où les sangsues vous assaillent, est exténuant. «Même si on les coupait en deux, elles ne mouraient pas. Le bon côté, c'est qu'elles suçaient nos plaies; on guérissait plus vite.»

Les Khmers rouges l'interrogent notamment sur son frère. «Si je dévoilais que mon frère savait lire et écrire, ils allaient le tuer. Je me taisais. Pour cette raison, j'avais moins de nourriture que les autres.» Pour survivre, Tran chasse les grenouilles et les crapauds. «Je les lançais dans le feu pour les faire cuire. Je me rappelle la terreur dans leurs yeux – comme la nôtre! Nous

étions comme ces bêtes! Terrorisés, sans porte de sortie!»

Vers la fin de la guerre, les survivants travaillent nuit et jour en se nourrissant de grains de riz épars et de sel noir. Le jour, la chaleur étouffante achève les plus faibles. «Les gens tombaient comme des mouches. Littéralement. Il y avait des morts partout. Je me souviens d'un matin où, sans raison, on avait été libérés. Je marchais, avec l'espoir de retrouver ma mère. Autour, il n'y avait que des cadavres. Les Khmers rouges avaient enterré les morts, mais pas suffisamment creux... Il pleuvait, et les corps, enflés, sortaient de terre. Je ne pourrai jamais oublier ces images.»

Une nuit de 1979, les Khmers rouges obligent tous les prisonniers à monter dans un camion. «Ils nous ont enfermés dans une maison, et finalement nous ont libérés le lendemain matin. J'entendais les mitraillettes et je voyais les Khmers s'enfuir.» Nouveau conflit: c'est la guerre entre le Vietnam, hostile au gouvernement des Khmers rouges, et le Cambodge.

Le Vietnam gagne la guerre, mais empêche quiconque de sortir du Cambodge. Selon Tran, c'est par miracle qu'elle et Bunna ont pu traverser la forêt en évitant les tirs des soldats et parvenir en Thaïlande. «Les balles sifflaient de toutes parts. J'ai vraiment été protégée», s'explique-t-elle.

LA CROIX DE L'HIVER

Montréal aurait dû être une terre de liberté pour Tran, mais Bunna abuse d'elle. Elle ne l'inscrit pas à l'école.

Elle l'oblige plutôt à travailler six jours sur sept dans une usine. À 16 ans, elle ne parle pas français, ne sait ni lire ni écrire, ne touche pas un rond de sa paie et ne mange que les quelques restes de table. «J'étais comme Cendrillon. Bunna me battait, m'enfermait dans une pièce. Quand j'en sortais, c'était pour faire le ménage.»

Un jour d'hiver, sa marâtre la met à la porte. Tran erre dans les rues. «J'étais certaine que j'allais mourir de froid. Puis, j'ai pensé à Jésus. Je lui ai confié ma vie en pleurant. J'ai l'impression que ma foi est née à ce moment-là. J'ai compris que lui, il était mort sur la croix, et que moi, j'allais mourir de froid.»

Tran finit par se mettre à l'abri dans un cabanon: «J'ai passé la nuit comme ça, et le matin, j'ai pris l'autobus pour le travail. Le soir, j'ai tenté de dormir dans le métro, mais il fermait. Je suis finalement allée chez Lucille et Maurice, le couple québécois qui nous avait parrainées à notre arrivée. Comme je ne parlais pas français, j'ai balbutié: "coucher" et "dehors". Lucille était bouleversée. Elle m'a fait couler un bain. Je n'avais jamais pris de bain...»

LIBÉRATION

Au contact de l'eau, Tran hurle de douleur. Lucille entre en trombe dans la salle de bain et voit le corps de Tran couvert d'engelures. «Elle pleurait en appliquant de la pommade sur mes brûlures. J'étais émue. Je ne savais pas comment réagir à l'affection. C'était la première fois qu'on m'aimait. C'était comme un rêve.»



Ce soir-là, Tran mange à sa faim pour la première fois. « Bunna m'avait séquestrée pour faire de moi son esclave, mais elle venait d'échouer. Dieu venait de me libérer de ses mains malveillantes. »

Lucille lui apprend le français, répond à toutes ses questions sur Jésus et l'accompagnement pendant son catéchuménat. À 18 ans, trois mois après la mort de Lucille, décédée d'un cancer du foie, Tran reçoit le baptême, en deuil d'une maman pour la deuxième fois de sa vie.

UN NOUVEAU DÉPART

Puis, une sœur des Servantes du Saint-Cœur de Marie la prend sous son aile. Elle l'inscrit au Collège François-Delaplace à Waterville, où elle vit et prie avec les sœurs pendant trois ans.

Plus tard, au cours d'une retraite chez les carmélites de Dolbeau, Tran vit une rencontre personnelle avec Jésus. Alors qu'elle est en prière, il lui souffle: « Donne ta souffrance. » Elle y consent, et immédiatement, un amour indicible l'enveloppe. « C'était d'une telle douceur que je ne pourrai jamais le décrire. Puis, j'ai compris qu'il fallait que je meure à mon passé pour continuer à vivre. J'ai compris que Dieu avait été là à chaque moment de ma vie, qu'il m'avait donné la force de continuer et de pardonner. Dieu est innocent, tout comme je l'étais. Sur la croix, il a pardonné à ses bourreaux. Il a raison: nous ne savons pas ce que nous faisons! »

*

En 2001, Tran retourne au Cambodge pour la première fois. Elle découvre la splendeur de son pays, sa riche mais déchirante histoire. Elle retrouve ses sœurs survivantes dans une joie immense et visite avec effroi les fosses communes découvertes au sud de Phnom Penh. Comme quoi le bonheur et la splendeur ne sont jamais loin des sombres ténèbres. ■



Pour aller plus loin, regardez le témoignage de Tran Lam, de passage à notre émission *On n'est pas du monde*.

LA PORTE OUVERTE

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Quand j'ai quitté la résidence familiale, située en banlieue de Québec, je suis partie sans me retourner. Dans mon regard de jeune adulte, ce milieu de vie incarne alors tout ce que je dédaigne: le conformisme, le consumérisme et le matérialisme. Je rêve de vivre en centre-ville, dans un quartier où l'on fait ses courses à vélo. Les premières années, ça fonctionne. Puis j'ai trouvé un emploi en périphérie. Et j'ai eu un enfant.

PETITE MISÈRE DE LA CLASSE MOYENNE

Douze ans après mon premier déménagement, je retourne dans la rue de mon enfance. Je me sens comme une transfuge de classe. En réalité, je n'ai pu me procurer un petit bungalow qu'au prix de la mort de mes parents, dont j'ai hérité. Je me sens toujours obligée de le préciser, pour qu'on ne me présume pas plus économe que je ne le suis réellement. Dans le contexte actuel, je n'aurais pas dû avoir accès à la propriété.

Je suis donc la première gênée à me voir si enthousiaste à l'idée d'avoir une pelouse à tondre. Je me suis interrogée: est-ce que mes valeurs ont changé? Mon bonheur est-il légitime? Dans l'Évangile, Jésus nous prévient que l'attachement excessif aux biens matériels risque de nous éloigner de Dieu et de notre prochain: «Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux» (Mt 19,24).

LA BAIGNOIRE À REMOUS

Retournons trente ans en arrière, dans cette maison de banlieue qui m'a vue

naitre. Mon père vient de terminer un projet de rénovation. Au milieu de la salle de bain trône une baignoire à remous, symbole de réussite à l'époque. On me raconte qu'au moment de l'étreindre, mon père éclate en sanglots. Avec ses trois frères, il a été élevé par ma grand-mère dans un quatre et demi de Limoilou. Il n'avait jamais cru avoir accès un jour à un tel confort.

J'ai déjà pensé que mes parents étaient des parvenus. S'ils étaient encore là, je leur demanderais pardon.

Il semble que ma génération vivra moins longtemps et plus pauvrement que la leur. Je comprends aujourd'hui qu'ils ont travaillé dur pour nous protéger de la misère à laquelle ils ont eux-mêmes échappé.

CHAMBRE D'AMIS

Quand je repense à ce bungalow que j'habiterai bientôt, je ne pense plus au décor un peu kitch de la salle de bain. Je vois la porte ouverte dans l'entrée. Je me rappelle ce cousin à qui l'on a tenté d'éviter la rue en l'accueillant durant plusieurs mois. Ces familles immigrantes avec qui l'on a partagé quelques Noël.

Mon mari et moi avons prévu une chambre supplémentaire pour un enfant qui tarde. Mes parents ne m'ont peut-être pas transmis la foi, mais ils m'ont appris l'hospitalité. Je me réjouis de savoir que, d'une façon ou d'une autre, cette chambre ne restera pas vide longtemps. Dans notre petit appartement, on n'avait pas beaucoup de place pour la visite. ■



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

ÉPILOGUE

COUP DE CŒUR



Le journaliste, auteur et diplomate Jean-François Lépine, riche de ses 40 ans de contacts avec l'empire du Milieu, brosse un portrait aussi fascinant que préoccupant de la société chinoise et de ses dirigeants. Un livre essentiel pour mieux comprendre les forces et les enjeux géopolitiques du temps présent. – Jean-François Lépine, *Les angoisses de ma prof de chinois*, Montréal, Libre Expression, 2023, 336 p.

Écoutez notre balado avec l'auteur.



DES CHIFFRES ET DES MOTS

L'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) révèle que

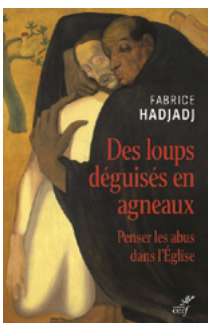
entre
691 millions
et **783 millions**
de personnes dans
le monde souffraient de la

FAIM

en 2022

une augmentation de **122 millions**
de personnes par rapport à 2019, avant la pandémie.

LA RÉDAC RECOMMANDE



Dans son plus récent ouvrage, le philosophe et écrivain **Fabrice Hadjadj** (p. 17) cherche à penser l'impensable: les abus dans l'Église. Évitant les écueils de l'étalage voyeuriste des faits, du lynchage vengeur et du déni aveugle, il interprète la situation à la lumière de la Bible. Pour l'auteur, tenir responsable, ce n'est pas réduire le coupable à son péché, mais plutôt lui rappeler à quoi l'engage sa dignité. Rappel que la monstruosité n'a pas raison de la grâce,

l'ouvrage pose également un regard clairvoyant sur la nature humaine. Il nous renvoie à notre propre conscience et à notre capacité, dans notre obéissance et notre compassion même, à nous transformer parfois nous aussi en loups. (**A.M.R.**)

Fabrice Hadjadj, *Des loups déguisés en agneaux: Penser les abus dans l'Église*, Paris, Cerf, 2024, 190 p.

**Le Verbe témoigne de l'espérance
chrétienne dans l'espace médiatique
en conjuguant foi catholique
et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL ÉDITORIAL

Noémie Brassard,
Elizabeth Hurtubise,
Jean-Christophe Jasmin et
Jérémie Laliberté

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

DIRECTEUR DE CONTENUS

Antoine Malenfant

RÉDACTION

Ariane Beauféray,
Brigitte Bédard,
Jessye Blouin,
Benjamin Boivin,
Sarah-Christine Bourihane,
James Langlois
Simon Lessard,
et Anne-Marie Rodrigue

DIRECTRICE ARTISTIQUE

Judith Renaud

GRAPHISTES

Émilie Dubern
Marie-Pier LaRose

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

COMMUNICATION ET MARKETING

Frédérique Bérubé
Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 17 et 21
sont de Marie-Hélène Bochud.

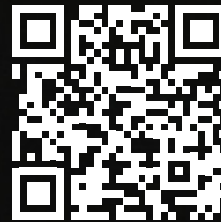
Photo de couverture :
Ioana Bezman

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL
et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.
et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe médias ne recourt pas à l'intelligence
artificielle générative et utilise la nouvelle
orthographe.



TU NE SCANNERAS PAS.

CE QUE VOUS POURRIEZ AVOIR

CE QUE VOUS AVEZ

0\$



1 MAGAZINE
> 24 PAGES

0\$

6 MAGAZINES
> 24 PAGES



2 NUMÉROS SPÉCIAUX
> 116 PAGES

INFOLETTRE
HEBDOMADAIRE

Pour une durée **illimitée**.
Plus de contenus pour le même prix alléchant.
ABONNEZ-VOUS. C'EST GRATUIT.

